

Wittgenstein, ou un certain silence éthique

Prôner l'éthique est-ce un geste éthique ? N'est-elle pas dès cet instant galvaudée ? Son nom d'éthique sert souvent à couvrir certaines injonctions qui restent de part en part morales, pré-kantiennes. On condamnait les passions comme pour mieux les soumettre (souvent en vain) à la raison. On ne quitte pas cette morale en logeant la jouissance là où l'on avait mis les passions. Ces mentions de l'éthique sont autant de tartuferies, de petites éthiques, d'étiquettes mise en avant lorsqu'on n'ose pas dire franchement que l'on fait la morale – « faire la morale » n'a d'ailleurs plus bonne presse (les leçons explicitement annoncées comme de morale dans mon enfance ne sont plus enseignées). Dire « éthique » fait plus chic, plus savant, plus intellectuel, plus universitaire.

Cette mascarade est horripilante. L'avoir sous les yeux m'a conduit, entre autres choses plus décisives, à ne jamais me vêtir des habits de l'éthicien, à conclure, par exemple en lisant certains textes de lacaniens, textes où transparait que la jouissance ou le passage à l'acte c'est le mal, que Lacan avait eu bien tort de promouvoir une « éthique de la psychanalyse », même si ce séminaire reste par ailleurs décisif. Une dose de *moraline* s'est engouffrée dans la brèche ainsi ouverte. D'ailleurs, on ne manque pas de détourner le propos, ce qu'il n'a pas su anticiper : son « le psychanalyste ne cède pas sur son désir », vire en injonction surmoïque : « Ne cède pas sur ton désir » disent les petits maîtres lacaniens d'aujourd'hui. On a ainsi fait de l'« éthique analytique » une morale analytique, un surmoi analytique ou encore, en termes freudiens, un « préjugé éthique¹ ».

Georges Didi-Huberman, lecteur du cours *Subjectivité et vérité* de Michel Foucault, écrivait récemment ceci :

Foucault ira jusqu'à mettre en question la problématique même du désir qui, depuis les théologiens chrétiens jusqu'à Freud, aurait abusivement constitué – par différence d'avec le

¹ Cf. Nathan G. Hale, *L'Introduction de la psychanalyse aux États-Unis autour de James Putnam*, trad. de l'anglais par Catherine Cullen, Paris, Gallimard, 1978. Plusieurs études ont été récemment consacrées à « Lacan et le christianisme », parmi lesquelles émerge celle de Sara Vassallo, *Le Désir et la Grâce. Augustin, Pascal, Lacan*, Paris, Epel, 2020.

plaisir – le transcendantal historique à partir duquel on peut et on doit penser l’histoire de la sexualité².

D’ailleurs, comment aurait réagi Freud si on lui avait soumis l’idée d’une éthique de la/sa psychanalyse ? Conjecture : il l’aurait écartée, lui qui n’avait d’autre éthique que scientifique ; lui qui a malmené la morale jusqu’à la rabattre sur une instance psychique (le surmoi de sa seconde topique), lui qui ainsi a envisagé la morale en tant que prise dans une érotique. A-t-on jamais mesuré la portée de ce geste nietzschéen chez Freud ? de ce *ravalement* de la morale dans du psychique et de l’érotique ? En 1924, dans « Le problème économique du masochisme » il écrivait :

Nous avons attribué au surmoi la fonction de la conscience morale et dans la conscience de culpabilité reconnu l’expression d’une tension entre moi et surmoi³.

On ne saurait mieux verser la morale dans l’érotique.

Quels que soient les termes qui allaient être promus à ce titre, l’*Einfall* qui a traversé Jacques Lacan lançant sur le marché une « éthique de la psychanalyse » n’est pas issu de son expérience analytique, mais a pris racine dans sa formation catholique car, songez-y, c’est un maître spirituel (pour ne retenir ici que Bouddha, Confucius, Socrate, les trois grands du V^e siècle) qui invente et propose une éthique. On commence maintenant seulement à avoir un aperçu sur l’importance du bain chrétien dans lequel Jacques Lacan fut immergé et s’est de lui-même immergé. Bien des traits de sa doctrine en dépendent, notamment l’énoncé majeur « il n’y a pas de rapport sexuel⁴ ». Ou encore, et là son renversement du christianisme est plus évident, son « déchariter ». Ou son énoncé « le désir c’est la grâce ». Ou, plus surprenant sans doute, le phallus symbolique reconnu comme une « présence réelle », car, telle l’eucharistie, il « réunit en lui-même le signe et le moyen de l’action⁵ ». Quand vous entendez « éthique analytique » prenez soin de vous demander d’où cela vient. Souvent du christianisme ou du judaïsme ; jamais en droite ligne de la seule expérience analytique.

Mon abstention à l’endroit de l’éthique a déjà été rendue publique par un petit opuscule intitulé *L’Éthification de la psychanalyse. Calamité*⁶. Peut-être certains ici se

² Georges Didi-Huberman, *Désirer désobéir. Ce qui nous soulève, I*, Paris, Minuit, 2019, p. 481. On n’écartera d’un revers de main cette objection foucauldienne qu’à la condition de s’interdire de reprendre à nouveaux frais les questions que la phénoménologie posait à la psychanalyse.

³ Ou encore, dans *Totem et tabou* dix ans avant : « La conscience morale est la perception interne du rejet de motions de souhait particulières. »

⁴ Je m’en suis expliqué dans ma contribution à l’ouvrage *Après Les Aveux de la chair. Généalogie du sujet chez Michel Foucault*, dir. Sandra Boehringer et Laurie Laufer, Paris, Epel, 2019.

⁵ 19 avril 1961, séance qui introduit Φ pour la toute première fois dans le parcours de Lacan.

⁶ Paris, Cahiers de l’Unebévue, Epel, 1997.

souviennent-ils de l'affaire qui fit grand bruit dans le Landerneau psy et au-delà. Tout un groupe mené par Élisabeth Roudinesco et René Major a fait un foin du diable autour de la figure proprement inventée d'un « psychanalyste tortionnaire ». Une réunion eut lieu le 9 février 1997 à l'hôpital Sainte-Anne, que Major ouvrit en annonçant qu'il allait se livrer, je le cite, à « un acte de conscience » – le mot surprend dans la bouche d'un psychanalyste, ce qui ne l'a pas arrêté. Cet « acte de conscience », il le voulut collectif. On aura une idée du foutoir qui s'ensuivit si je cite Roudinesco interrompant publiquement à Conrad Stein d'un : « Allez donc faire joujou dans la cour ! ». Parole de maîtresse femme. Stein avait manifesté son désaccord avec l'acte de conscience collectif proposé. Dans le public, ne voulant pas de cette fêrulerie, je me levais et partis tandis qu'à la tribune et au même moment Stein fit de même. Nous ne nous étions pas concertés. Et je ne suis pas près d'oublier cette convergence d'attitude entre un freudien (ce qu'était Stein, qui cependant avait suivi le séminaire de Lacan jusqu'au jour où, y étant intervenu, il fut maltraité par Lacan) et moi, un lacanien.

Quitter avec quelques rares autres cette salle unie et enflammée contre une brebis galeuse imaginaire, ce procès collectif digne de l'Inquisition ou de Staline consistait à refuser cette moralité qui condamne en se prétendant une éthique, qui fabrique une union de procureurs sauvages et un « être ensemble » en créant de toutes pièces un bouc émissaire. Ce schéma si banal trouve ailleurs bien des échos, y compris présents. Ni Stein ni moi n'avons accepté de crier avec les loups.

*

Ayant indiqué mon rapport à l'éthique, me voici tenu de m'en expliquer devant vous. Car je fais mienne la position énonciative de Michel Foucault qui disait au public tunisien qui l'avait invité et l'écoutait :

Je crois que nous sommes là essentiellement pour discuter, c'est-à-dire que je devrais ne pas parler du tout. Mais enfin je suppose que, pour que vous puissiez exercer votre droit de questions, qui sera un droit de regard et un droit critique, il faut bien que je m'expose à vos coups et, par conséquent je vais présenter quelques propos un peu désordonnés à partir desquels j'espère que vous aurez l'occasion vous-mêmes de vous exprimer (Tunis, 4 février 1967)⁷.

Quelqu'un dont Lacan préconisait la lecture à ses élèves, à savoir Wittgenstein, dont une sœur fut en analyse chez Freud, qui écrivit d'incontournables et précieuses remarques critiques sur Freud, sera ici, lui aussi, d'un grand secours. En 1929, il

⁷ Michel Foucault, *Folie, langage, littérature*, Paris, Vrin, 2019, p. 170.

prononça à Cambridge une désormais célèbre « Conférence sur l'éthique⁸ » devant un parterre choisi (entre autres : Charles Kay Ogden, Virginia Woolf, Bertrand Russell). D'autres de ses propos portant sur l'éthique ont été notés et publiés. En voici quelques-uns qui sont autant de remarques à méditer et qui, toutes, cernent la raison de son abstention à l'endroit de l'éthique :

Le sceptique moral est celui qui, à toute tentative de justification et de fondation de l'éthique, répond simplement : « Et alors ? »

On pourrait juger que cette objection, qui dépend d'une situation d'interlocution, ne touche pas au cœur du problème éthique. En voici la raison :

Le simple fait de devoir fonder l'éthique sur quelque chose n'en fait plus une nécessité absolue (logique) mais une nécessité relative à une fin.

Le refus kantien de fonder la morale sur du « pathologique » est passé par là... Chez Freud aussi, qui, croisant ici Wittgenstein, écrivait carrément :

Notre conscience morale n'est pas le juge inflexible pour lequel la font passer les tenants de l'éthique, elle est à son origine « angoisse sociale » et rien d'autre⁹.

« Fonder l'éthique sur quelque chose », Lacan l'a fait en mettant le désir à l'endroit de ce « quelque chose ». Un pas de trop, selon Wittgenstein, un pas intempestif car...

S'il existait un Bien absolu, une bonne vie absolue, la question ne se poserait même pas. Tant que le scepticisme est possible, pourtant, la question se pose bien.

Son objection à toute éthique envisageable est d'ordre logique, langagier. Il suffit de poser la question éthique, ou pis, d'y répondre, pour la rater :

Rien de ce que nous pourrions jamais penser ou dire ne pourrait être cette chose, l'éthique.

De là ces deux propos suivants qui pourraient être reçus au titre des corollaires de cette thèse à l'instant rappelée :

Fonder l'éthique de façon absolue, seul Dieu pourrait le faire.

Ou encore :

Si un homme pouvait écrire un livre sur l'éthique qui fût réellement un livre sur l'éthique, ce livre, comme une explosion, anéantirait tous les livres de ce monde.

⁸ Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse, suivi de Conférence sur l'éthique*, trad. fr. J. Fauve, Paris, Gallimard, 1992.

⁹ Sigmund Freud, « Actuelles sur la vie et la mort ». On éclairera la citation ci-dessus par cette autre de la même époque : « Le psychanalyste ne veut pas être le propagandiste de la morale sociale actuelle qui coûte trop cher à l'individu » (« Leçons d'introduction à la psychanalyse »).

Ainsi a-t-on pu décrire ce rapport wittgensteinien à l'éthique comme étant « une éthique du silence forcé¹⁰ ». Il ne s'agit pas de cet indicible dont ont pu témoigner les mystiques, mais d'une limite qui tient au langage lui-même – d'un heurt.

Comment s'en débrouiller ? Quiconque a un tant soit peu fréquenté Wittgenstein admettra aisément que le propos suivant énonce comment lui-même a résolu la difficulté :

La solution du problème que tu vois dans la vie, c'est une manière de vivre qui fasse disparaître le problème.

S'être si résolument abstenu de proposer une éthique n'a pas empêché Wittgenstein de mener une vie considérée comme éminemment éthique par bien des gens (son entourage, ses lecteurs). Il conçut aussi comment d'autres avaient pu résoudre le problème :

Soit nous acceptons de nous passer d'une éthique absolue qui nous contraint par nécessité logique, soit nous devons nous tourner vers la croyance religieuse pour l'obtenir.

Ou encore, sous la plume d'un commentateur :

L'homme qui n'a pas (ou plus) de code moral préétabli, qui cherche lequel adopter, bref qui ne sait plus poser de jugement, n'a selon Wittgenstein qu'à espérer une aide divine.

Ce propos recoupe ce que j'observais plus haut, à savoir l'action en sous-main des religions dans ce que les lacaniens présentent comme étant l'éthique de la psychanalyse.

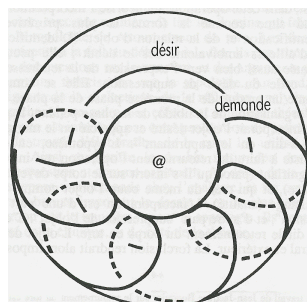
Il est toutefois une remarque de Wittgenstein qui m'a spécialement retenu et que je souhaite vous dire, quand bien même elle pourrait vous sembler redondante avec ce qui vient d'être rapporté. Concernant l'éthique, Wittgenstein aura su, selon ses propres termes, se trouver « devant la porte de la solution sans y voir suffisamment clair pour l'ouvrir ». Faute d'être en mesure de l'ouvrir (le langage comme tel s'y oppose, on l'a vu) il ne reste plus qu'à se taire. Et il s'ensuit que ma difficulté wittgensteinienne aujourd'hui est donc celle-ci : alors que je suis en train de vous présenter une certaine position à l'endroit de l'éthique, il y aurait lieu que ce discours laisse entendre mon silence sur l'éthique, voire soit strictement équivalent à ce taire si spécial (mieux vaut substantier l'infinitif de « taire », qui laisse entendre un acte, plutôt que de parler d'un silence, d'un état).

*

¹⁰ Christiane Chauviré, *Ludwig Wittgenstein*, Paris, Éd. du Seuil, 1989, p. 110.
I.C. / J. Allouch / Ali Dublin / 14 décembre 2019 / p. 5.

Tant ils sont nombreux, on ne saurait aisément répertorier tous les taire du psychanalyste. Aussi n'en retiendrais-je que cinq, ici évoqués bien trop rapidement.

I La non-réponse à la demande, le plus notoire taire chez les lacaniens. Et vous en savez la fonction : permettre qu'advienne la demande sous-jacente, faire en sorte que la succession de ces demandes, en se bouclant, cerne le trou du désir. Lacan a figuré cela sur un tore :



II Un autre taire recoupe ce premier silence. Il répond au copinage ou à la camaraderie, où les interlocuteurs sont deux alter ego. Ne se confie-t-on pas souvent à un tel *alter ego*, attendant de lui (ou d'elle) qu'il offre son avis, sinon sa solution, au problème intime dont on lui fait part et dans lequel on se trouve empêtré ? Depuis le divan, il est parfois fait appel à de tels échanges complices. « Si j'étais à ta place, répond l'amie, je ferais..., je dirais... » Voilà l'embrouille du copinage, qui m'a amené peu avant à en relever la complicité. Justement, « à sa place », elle n'y est pas, quand bien même l'amie qui la questionne peut attendre d'elle qu'elle se mette « à sa place ». Quelle place... si elles sont en miroir l'une et l'autre ? N'y en aurait-il qu'une seule, en dépit du fait que le miroir inverse l'image qu'on lui présente ?

III Une autre modalité du taire de l'analyste se laisse, elle aussi, ranger dans son effacement en tant qu'*alter ego*. L'analyste ne reste pas de marbre lorsqu'il lui est fait part de soucis, de situations érotiquement tendues, de conflits, de malheurs, de deuils, d'envies de mourir, d'empêchements, de symptômes, d'angoisses. Il en est même d'autant plus affecté qu'il s'y trouve souvent inclus (ce que l'on a appelé « transfert »). Ces sentiments qui alors l'habitent, cette angoisse qui le marque (car l'angoissé angoisse), il s'abstient d'en faire part à l'analysant. Il les tait, il s'en défausse comme il le peut, toutefois pas auprès de l'analysant, que cela encombrerait. Tout au moins est-ce de règle dans certains secteurs de l'analyse, tandis que, dans d'autres, on a même été jusqu'à prétendre que ce pourrait être une aide pour les « patients » (ces analystes sont médecins) que de leur faire part des effets chez l'analyste de ce qu'ils leur font savoir.

Ainsi a-t-on fait de l'auto-divulgation (*self disclosure*) un biais caractéristique de l'intervention du psychanalyste dans ce pays – les États-Unis – que Freud voulut acquérir à sa cause tout en pensant par-devers soi qu'il allait y rencontrer des porcs-épics sauvages (image par lui anticipée des psychiatres qui le sollicitaient). Une voie était ainsi frayée à l'expression de l'empathie qui peut un instant consoler, apaiser, sans pour autant ne rien résoudre.

IV Il est un autre taire de l'analyste qui, tout à l'opposé de ces derniers taire vidant la place de l'*alter ego*, signale une présence. Tandis que l'analysant s'adresse à lui comme il arrive que l'on aille parler sur la tombe d'un proche décédé, l'analyste fait silence, tel le mort auquel on parle. Son taire n'indique alors nulle absence de fait, mais incarne la silencieuse présence d'un mort – une position que seuls entendront ceux que la vie a avertis de cette présence des morts dont témoignent, entre bien d'autres faits, notamment les cauchemars d'endeuillés et le soin mis à l'entretien des cimetières.

Au cimetière de Charleville-Mézières où est enterré Rimbaud on peut trouver une boîte aux lettres de la poste sur laquelle a été collée une photo de lui et où l'on peut donc lui laisser une lettre. Bernard Colin, le gardien, qui relève ce courrier et le garde précieusement, déclarait récemment que ce flux ne cessait d'augmenter.



V J'évoquerai pour conclure un cinquième taire qui lui, concerne directement l'éthique. Sa formule est due à Wittgenstein. Il affirmait, à propos de l'éthique, se trouver « devant la porte de la solution sans y voir suffisamment clair pour l'ouvrir » – un propos ici même déjà cité. L'un des hétéronymes de Pessoa a en partage ce geste wittgensteinien ; il observe que « pour être nettement et absolument moral, on doit être un peu stupide. Pour être absolument intellectuel, on doit être un peu immoral¹¹ ». Un peu immoral, ce silence de l'analyste peut le paraître, lui qui, à première vue, s'abstient du si socialement prisé *care*, lui qui, selon un mot de Jacques Lacan, « décharite¹² ».

¹¹ Fernando Pessoa, *Livre(s) de l'inquiétude*, trad. du portugais par Marie-Hélène Piwnik, Paris, Bourgeois, p. 233.

¹² Dû à Lacan, ce néologisme attendait de prendre chair. Dans *La Scène lacanienne et son cercle magique (op. cit.)*, c'est à Erri De Luca que je m'en suis remis pour ce faire, jouant une nouvelle fois de cette proximité de la folie et de la littérature si bien reconnue et précisée par Michel Foucault (*Folie, langage, littérature*, Paris, Vrin, 2019).

Bien des événements majeurs ont leur lieu auprès des portes ; il n'est que de songer aux querelles amoureuses pour n'en point douter : les séparations, les fausses sorties qui sont autant de « retiens-moi ! », les claquages de porte, les coups donnés aux portes, les échanges au travers d'une porte fermée, etc. Quel analysant n'a jamais vécu le surgissement d'un eurêka (j'ai trouvé !) tout juste après avoir franchi la porte du consultoire de son analyste ? Ce bonheur a alors tenu à ce que l'analyste s'est empêché d'intervenir, un empêchement wittgensteinien, d'ordre éthique. L'empêchement fut un concept clé dans le séminaire *L'Angoisse*¹³. Il y est localisé sur un gradient entre l'inhibition et l'embarras. Et c'est en étant embarrassé par l'effet de l'empêchement éthique où s'est tenu l'analyste, par l'effet de son taire d'analyste que l'analysant franchit la porte du consultoire et que, dans cette configuration, peut survenir un éclair de lucidité, un eurêka.

Se maintenir devant une porte sans avoir la possibilité de l'ouvrir alors que l'on souhaite passer de l'autre côté n'est pas chose si aisée, d'autant que l'analysant, lui aussi, souhaite franchir cette porte qui maintient en suspens son parcours analytique et attend de son analyste qu'il lui en fournisse les moyens. Mais non, la séance analytique s'achève et sera payée sans que la solution soit trouvée ; sans se conclure, donc, sur une insatisfaction (pas la même insatisfaction chez l'un et l'autre partenaires). Il s'agit alors d'une épreuve, d'un taire éthique éprouvant, différent pour les deux partenaires, alors même que tant de faux-fuyants restent possibles. Il suffit de peu, d'avancer alors un savoir qui, quand bien même le soupçonnerait-on de ne guère tenir, fera baisser la tension en donnant à qui le dit et à qui l'entend l'impression, l'illusion d'un franchissement.

Ce si singulier silence de l'analyste intervient chez l'analysant comme ce qui est susceptible de le diriger vers ce qui a été reconnu par Lacan comme étant l'inexistence de l'Autre, ce lieu où ne se trouve pas la solution que l'analysant en attend, mais une autre, à première vue déceptive, voire traumatique. Imre Kertész a bien montré que la prégnance d'un traumatisme chez quelqu'un ne pouvait être apaisée qu'en rendant présent, actuel ce traumatisme. Il écrivit *Être sans destin*¹⁴ non pas « sur » Auschwitz mais « dans le fil d'Auschwitz », renouant ainsi avec son expérience traumatisante et ne

¹³ Jacques Lacan, *L'Angoisse*, Paris, Éd. du Seuil, p 93.

¹⁴ Voir Clara Royer, *Imre Kertész : l'histoire de mes morts*, Arles, Actes Sud, 2017.

s'interdisant pas de blesser son lecteur. Ainsi opère l'ascèse de l'analyste (de l'analyste sans « psy¹⁵ », car le « psy » est bavard).

Dans *La Tempête*, Shakespeare dit d'un mot, sans bien sûr savoir qu'il pourrait un beau jour concerner l'analyse, quel effet ce taire éthique de l'analyste produit chez l'analysant : « L'homme qui parle renonce à ses enchantements. » Ce taire de l'analyste laisse place à ce qu'advienne ce renoncement qui tient *au seul fait* de parler. Un vide s'instaure, celui qu'évoquait Michel Foucault parlant de la folie d'Antonin Artaud ; un vide qu'instaure, elle aussi, la parole de l'analysant, elle-même porteuse d'écrits et se modifiant comme par un effet de l'écrit : « Tous les mots qu'Artaud écrit parlent de ce vide, renvoient à ce vide, en naissent, mais pour s'y précipiter et n'y échappent que dans le mouvement de leur perte¹⁶. »

¹⁵ De là ma proposition de changer « psychanalyse » en « spichanalyse » (*La Psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, Epel, 2007).

¹⁶ Michel Foucault, *Folie, langage et littérature*, Paris, Vrin, 2019, p. 99-100.